

Déshérence de la fonction paternelle Son incidence dans la pratique de la psychanalyse

Albert Maître

La question sous-jacente au thème qui nous réunit aujourd'hui est l'évaluation des effets de l'actuel sur le champ freudien. Détermine-t-il une simple variation phénoménologique sans que la structure de ce champ, à savoir le transfert, soit entamée, ou bien avons-nous affaire à une mutation structurelle telle qu'une fonction, celle du psychanalyste, serait en passe de devenir obsolète? Pour échapper à ce destin, la psychanalyse en serait réduite à susciter elle-même de la demande, ce qui touche aux enjeux tout aussi actuels de la formation des analystes. Car l'évocation de cette alternative serait seulement ironique si une enquête n'avait révélé, il y a quelques années déjà, que l'essentiel de la pratique des psychanalystes didacticiens new-yorkais consiste dans l'analyse des psychanalystes en formation, lesquels ont par ailleurs de plus en plus de mal à trouver des analysants pour leurs cures contrôlées. Ce qui se passe outre-Atlantique anticipant notre actualité, on ne s'étonnera pas qu'en France toutes les associations d'analystes notent une raréfaction des demandes d'analyse, qui ne s'explique pas seulement par l'augmentation du nombre des analystes. C'est par cet aspect de l'actuel du psychanalyste que j'aborderai mon propos.

L'analyste et le social

Cette raréfaction a probablement une origine pluri-factorielle et je ne prétendrai pas à l'exhaustivité en l'évoquant. Elle semble refléter au premier abord un reflux de l'influence de la psychanalyse dans le champ culturel. Comme chacun peut le constater, nous ne sommes plus au temps de notre jeunesse, celui où, de Lévi-Strauss à Lacan, le structuralisme proposait une autre façon de penser le sujet. Le champ culturel aujourd'hui n'est plus animé de débats de fond ayant de tels enjeux. Il semble réduit à n'être qu'un marché parmi d'autres, faute, il faut bien le dire, de paradigmes nouveaux.

Depuis les avancées qu'ils doivent à Lacan, les psychanalystes n'ont pas produit de nouveaux concepts ni renouvelé ceux déjà connus, et ceci, du fait de l'absence d'une lecture critique et non hagiographique de Lacan, qui aurait pris exemple sur sa propre lecture de Freud. De ce fait, si nous nous référons aux critères épistémologiques de T. Kuhn, la psychanalyse semble présenter les signes d'une théorie en dégénérescence. Par ailleurs, le lien social des psychanalystes, dans son morcellement, n'est-il pas symptomatique de la piètre considération que les analystes eux-mêmes ont pour la valeur de leurs concepts, puisqu'ils semblent préférer le narcissisme des petites différences à ce qui devrait être l'objet de leur lien social? Continuer sur ce registre serait vous inviter à partager avec complaisance la jouissance masochiste de quiconque « fait lui-même son propre malheur », pour reprendre l'expression de Watzlawick.

Les causes d'une désaffection à l'égard de la psychanalyse me paraissent davantage relever de ce qui se joue dans le social depuis la deuxième moitié du XIXe siècle, et qui s'accélère avec la révolution informatique, véritable vecteur de la mondialisation économique. Ce qui se joue depuis l'essor de la rationalité scientifique, avec ses implications techniques et industrielles, c'est un bouleversement du lien social. À celui, religieux, hérité du monothéisme et donc paternellement orienté, où l'identification phallique produisait une inscription sociale, se substitue de plus en plus le lien produit par la situation occupée dans l'appareil de production, avec son corollaire : l'exclusion, quand on n'a plus de place dans cet appareil. C'est ainsi que, pour tenter de refaire du lien social, les « crises économiques » génèrent l'appel à un père qui serait fondateur d'un lien nouveau. On y reconnaîtra la figure du père imaginaire, celui de la horde, qu'ont incarné les leaders des états fascistes et totalitaires de notre siècle, et qui semble être sollicité à nouveau par l'actuel.

Chacun peut constater que ce qui domine le discours politique aujourd'hui c'est la fiction d'un marché qui, parce qu'il serait mondial, devrait être le nouvel Éden, et mériterait bien à ce titre quelques sacrifices pour être atteint. Il en résulte que la place de chacun dans le lien social dépend de plus en plus de sa capacité à participer à l'ordre marchand, d'où une modalité identificatoire qui oscille entre un objet réel fétichisé et le déchet, tout aussi réel, tel qu'il peut s'exhiber dans les rues de nos villes par ceux que l'on appelle pudiquement les exclus.

Cette problématique du lien social aujourd'hui a des effets lisibles sur la subjectivité contemporaine, et en particulier sur la manière dont s'exprime la souffrance psychique de nos semblables. Il suffit de relever les thèmes récurrents des revues et congrès, qu'ils soient psychiatriques ou psychanalytiques, et d'être attentifs à l'écho qu'ils trouvent dans les médias, pour constater que la clinique d'aujourd'hui semble se réduire à la dépression, aux toxicomanies et addictions diverses, aux troubles des conduites alimentaires et du comportement sexuel. Plus récemment, on a assisté à propos de l'autisme infantile à une tentative de ramener la question de la psychose à un handicap réeducable. Cette nouvelle apparence de la clinique me paraît relever autant d'une problématique de l'immixtion de l'objet que de son deuil impossible, et révéler aussi la manière dont les médecins y répondent, qui empêche d'autres modalités de formulation de la demande. Le sujet contemporain tend à exprimer sa souffrance en pensant qu'il est affecté d'un manque réel, et sa demande se dévalue en besoin de quelque produit de substitution pour être à nouveau « normal ». Dans un tel contexte où il n'y a même pas une problématique de la demande, comment s'étonner que le psychanalyste ne soit plus une adresse concevable?

Un certain nombre de nos contemporains, insatisfaits des réponses médicales ou rééducatives données à leurs souffrances et souhaitant confusément autre chose, s'adressent

pourtant au psychanalyste, non pas pour une cure type mais plutôt pour trouver un lieu et une écoute où leur détresse soit prise en compte. Cette situation n'est pas sans rappeler les premiers temps de la psychanalyse où les demandes étaient constituées par les déçus des traitements médicaux.

Une clinique actuelle

La clinique sous-jacente à ces situations se présente souvent sur le mode d'une clinique de crise où sont au premier plan des manifestations telle que l'angoisse, la dépression, le passage à l'acte. Cette clinique actuelle n'est pas pour autant une nouvelle clinique, puisque beaucoup de ces manifestations étaient déjà décrites par Freud dans les névroses actuelles, qui du reste n'étaient pas toujours des névroses; ce qui paraît nouveau c'est leur fréquence, comme si elles s'imposaient en tant que mode d'adresse du sujet contemporain.

Si le psychanalyste a une autre idée de la clinique que celle véhiculée par les catalogues type DSM4, s'il a, pour être plus précis, une conception structurelle de celle-ci, à la suite de ce que nous enseigne Freud, dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, alors il considérera que cette clinique actuelle ne relève pas du symptôme au sens psychanalytique du terme, c'est-à-dire du Symbolique et du Réel, mais plutôt d'un traitement imaginaire du Réel. À ce titre, elle ne se prête pas au transfert. Plus exactement, ce qui est requis, c'est davantage un sujet qui sait qu'un sujet supposé savoir. Nous sommes plus proches d'une problématique de la jouissance de l'Autre que de la jouissance phallique.

Faut-il imaginer pour autant une autre technique? Certains le pensent. Ceux qui, par exemple, ont tenté de rendre compte de l'actuel de la clinique par la notion d'états-limites, et qui considèrent cette nouvelle entité nosologique, intermédiaire entre les névroses et les psychoses, comme relevant d'une insuffisance du narcissisme. Des auteurs tels que Kernberg aux USA et Bergeret en France préconisent une position étayante de l'analyste, visant plus à renforcer le Moi qu'à promouvoir l'analyse du transfert à proprement parler.

Il me semble que cette clinique relève davantage d'une inhibition du Symbolique que d'une insuffisance de l'Imaginaire. Aller dans le sens du renforcement du Moi, n'est-ce pas donner prise à la croyance d'un manque réel et au besoin d'assistance? À ce titre, la psychanalyse se situerait du côté des pratiques palliatives dont on sait la part qu'elles peuvent prendre dans la genèse des dépendances et addictions.

Cette clinique actuelle, on le voit, requiert du psychanalyste une vigilance éthique accrue pour ne pas donner la main aux passages à l'acte que suscite une clinique privilégiant le Réel et l'Imaginaire. Mais il est tout aussi nécessaire que l'analyste se soit démarqué d'une conception où il aurait à convertir son prochain à l'Œdipe et à une névrose normativante. À cet égard, la position du psychanalyste ne me paraît pas dissociable du lien social qui le fait exister en tant que psychanalyste, et pour peu que ce lien soit celui d'une institution où règne une norme *père-versement* orientée – c'est me semble-t-il le cas dès lors que certains se prévalent d'un savoir comme garant de la transmission de la psychanalyse –, il me paraît douteux que l'analyste puisse se démarquer de la réalité subjective inhérente à ce lien social : l'amour du père et la délectation qu'apporte la servitude volontaire. Dans ces conditions, comment pourrait-il entendre la plainte

de quelqu'un qui ne se ferait plus aucune illusion sur cet amour? Par contre, si le dire qui lui est adressé ne rencontre pas une norme imaginaire, alors l'effet du symbolique peut devenir perceptible au locuteur qui le produit. Ceci ne présume pas d'un effet de nouage, mais c'est la condition pour que la dimension du symptôme, c'est-à-dire de la réalité psychique, y soit sensible : la possibilité d'une déprise par rapport au Réel et à l'Imaginaire rend alors possible un transfert analysant.

L'actuel et la réalité psychique

Je me demandais dans mon introduction si l'actuel était susceptible de générer une mutation structurelle du champ freudien telle que soit posée la question de la possibilité même d'une pratique de la psychanalyse. Or l'effet de l'actuel sur la réalité psychique ne me paraît pas se poser en termes de substitution de l'un à l'autre mais en terme d'inhibition de celle-ci par celui-là. L'actuel, quel qu'il soit, ne vient pas constituer une nouvelle réalité psychique pour nos contemporains mais inhibe cette dimension au profit d'une identification moïque d'adaptation.

La désaffection contemporaine pour la psychanalyse n'est pas sans effet sur l'analyste et sa pratique. L'obsolescence dont est menacée une fonction représentant pour beaucoup d'entre nous l'engagement d'une existence peut faire penser à une réalisation effective du destin auquel est voué l'analyste en fin de cure : celui d'être promis à un destin de « déchet » qui nous ferait alors partager la déshérence de la fonction paternelle, en tant qu'elle caractérise notre temps. Mais cette menace pour la condition du sujet contemporain est aussi susceptible de faire enseignement, en nous permettant de mieux entendre la souffrance psychique de nos semblables, pour peu que nous ne soyons pas trop pris dans la nostalgie d'une norme névrotique qui, après tout, ne témoignait que des effets de la religion monothéiste sur le social. Le temps que nous vivons est aussi celui de la désillusion devant les perversions et les attaques qu'a subies la fonction paternelle, comme devant les carences auxquelles celle-ci sujette. Qu'elle ait été incarnée par un père se révèle, du fait de sa déshérence, comme une contingence. Peut-être qu'un des enjeux de notre époque est que chaque sujet ne puisse plus se décharger sur un père de cette fonction mais ait à la faire ex-sister par une position éthique singulière. L'intérêt que notre époque a manifesté pour des auteurs tels que Kafka et Joyce me paraît tenir au fait qu'ils préfiguraient la condition du sujet actuel condamné à soutenir son existence sans recours à l'amour du père.